

La Montagne des Cigales

Il était une fois un grand-père et une grand-mère qui vivaient seuls dans une petite maison. Tous les jours, le grand-père allait travailler aux champs, et semait du riz en chantant :

- Une graine, et il en poussera mille»

Et tous les jours, un blaireau venait aussi, qui chantait :

- Une graine, et une seule. Et toutes je les mangerai.

Le jour suivant, quand le grand-père revenait travailler aux champs, il ne restait plus une seule graine : le blaireau avait tout mangé. Par sa faute, le grand-père et la grand-mère vivaient pauvrement.

Un jour, le grand-père alla travailler comme d'habitude, et une fois de plus il ne restait pas une seule graine. Alors il se mit en colère et décida d'attraper le vilain blaireau. Il commença donc à semer et à chanter, et comme tous les jours, le blaireau vint et se moqua. Soudain, le vieil homme lui sauta dessus, l'attrapa et en un clin d'oeil le ficela avec une grosse corde qu'il avait apportée. Il rentra ensuite chez lui avec son prisonnier.

- Grand-mère, viens voir ce que j'ai attrapé! Prépare nous un bon ragoût de blaireau pour ce soir !

Sur ces paroles le grand-père retourna aux champs. La grand-mère commença à piler du riz pour faire des gâteaux pour le dîner. Le blaireau, qui était rusé, lui dit :

- Grand-mère, c'est bien fatigant de piler ce riz toute seule; détachez-moi et je vous aiderai.

La vieille femme hésitait, se disant que son mari se fâcherait en apprenant quelle avait détaché le blaireau ; mais après tout il voulait l'aider, et elle se dit qu'elle pouvait bien le détacher juste un petit moment. Elle dénoua donc la corde et libéra l'animal. Celui-ci, feignant de vouloir l'aider, prit le pilon, mais au lieu d'écraser le riz, il donna un grand coup sur la tête de la grand-mère, et s'enfuit en abandonnant la vieille femme inanimée. Quand le grand-père rentra des champs, il trouva sa femme morte et se mit à pleurer de désespoir. Un lièvre, voyant le vieil homme si malheureux, lui demanda pourquoi il pleurait, et le grand-père lui raconta l'histoire du blaireau.

- Grand-père, ne vous inquiétez plus, je vais vous venger.

Le lièvre partit alors dans la montagne et se mit à ramasser des fagots de bois sec. C'est alors que le blaireau arriva.

- Compère lièvre, que fais-tu donc ?

- L'hiver promet d'être très froid, je fais donc provision de fagots.

- C'est une bonne idée, je vais faire comme toi.

Le blaireau se mit lui aussi au travail, et à eux deux ils ramassèrent une grande quantité de fagots. Ils chargèrent le petit bois sur leur dos et se mirent en route. Mais le chemin était long et le lièvre, fatigué, murmurait :

- C'est lourd, oh que c'est lourd ! Mon dieu que c'est lourd !

Le lièvre n'arrêtait pas de se plaindre, si bien que le blaireau finit par porter aussi la charge du lièvre. Celui-ci marcha alors derrière et commença à frotter des silex qu'il avait ramassés. Entendant le bruit des silex frottés l'un contre l'autre, le blaireau demanda :

- Quel est ce bruit ?

- Ici, c'est la Montagne des Piverts, c'est le bruit de leurs becs sur le tronc des arbres que tu entends.

Il mit ensuite le feu aux fagots que le blaireau portait. Entendant le crépitement des flammes, celui-ci demanda :

- Quel est ce bruit ?

- Ici, c'est la Montagne des Cigales, c'est leur chant que tu entends».

Le feu commença à brûler la fourrure du blaireau, et celui-ci se mit à hurler, pendant que le lièvre détalait, prenant la fuite. Le jour suivant, le lièvre alla à la Montagne des Piments, y ramassa des piments et les réduisit en poudre. Le blaireau, passant par là, le vit, et fort en colère lui dit :

- A cause de toi, hier, à la Montagne des Cigales, j'ai eu le dos horriblement brûlé.

- Tu dois confondre. Les lièvres de la Montagne des Cigales sont les lièvres de la Montagne des Cigales. Ceux de la Montagne des Piments sont ceux de la Montagne des Piments. Je ne sais pas de quoi tu parles.

- Tu as raison, ça ne devait pas être toi. Mais n'as-tu pas par hasard un médicament pour soigner les brûlures ?

- Quelle chance, je viens justement d'en préparer!

Et le lièvre saupoudra généreusement le dos du blaireau de poudre de piment. Sur le moment celui-ci ne ressentit rien, mais peu à peu le piment rendit les brûlures encore plus douloureuses et il se mit à gémir de douleur. A cet instant, le lièvre s'enfuit une fois encore.

Le jour suivant, le lièvre partit en montagne, couper du bois dans une forêt de cèdres pour construire une barque. Le blaireau le vit, et souffrant terriblement et encore plus en colère que la veille, lui cria :

- A cause de toi, hier, à la Montagne des Piments, j'ai cru mourir !

- Tu dois confondre. Les lièvres de la Montagne des Piments sont les lièvres de la Montagne des Piments. Ceux de la Montagne des Cèdres sont ceux de la Montagne des Cèdres. Je ne sais pas de quoi tu parles.»

- Tu as raison, ça ne devait pas être toi. Mais pourquoi construis-tu une barque ?

- Pour aller pêcher dans la rivière.

- J'aime le poisson moi aussi, il me faut donc une barque pour aller pêcher avec toi !

- Comme mon pelage est blanc, je construis une barque en bois blanc. Toi, ton pelage est marron, il te faut une barque marron, en terre.

Ils construisirent donc chacun leur barque, et partirent pêcher. Une fois au beau milieu de la rivière, la barque en terre du blaireau commença à fondre petit à petit et à se dissoudre, et il se retrouva à l'eau. Il se débattait et criait :

- Au secours, au secours, aide-moi!»,

- Pense donc à la pauvre grand-mère qui est morte par ta faute.

et l'abandonna. Le lièvre se rendit chez le grand-père, et lui annonça que le blaireau était mort. Mais cela ne rendit pas le vieil homme heureux, car la mort du blaireau ne lui rendrait pas sa femme, et il pensait que la vengeance du lièvre était bien inutile.

Issunboshi

Il était une fois un grand-père et une grand-mère. Ils n'avaient pas d'enfant, et cela les rendait bien triste. Chaque jour, ils priaient les dieux de leur en donner un :

- Même s'il n'est pas plus grand qu'un doigt de la main, nous aimerions tant avoir un enfant.

Un jour, leur prière fut exaucé et ils eurent un bébé, pas plus grand qu'un doigt de la main. Le grand-père et la grand-mère étaient heureux de voir leur souhait exaucé, ils désiraient tellement avoir un enfant! Comme le petit garçon n'était pas plus haut qu'un doigt de la main, ils l'appelèrent «Issunboshi», ce qui veut dire «tout petit, minuscule», et l'élevèrent et le choyèrent.

Les années passèrent, mais Issunboshi ne grandissait pas : à trois ans, il était toujours aussi petit, à cinq ans aussi, et à dix ans il avait toujours la même taille qu'à sa naissance, la taille d'un doigt de la main. Cela causait bien du souci au grand-père et à la grand-mère, et ils avaient beau s'occuper de lui de leur mieux, le faire manger tant et plus, Issunboshi ne grandissait pas d'un centimètre. Issunboshi était si petit qu'il ne pouvait pas aider la grand-mère à la maison, et quand il allait travailler aux champs avec le grand-père, il ne pouvait porter qu'un brin d'herbe à la fois.

Issunboshi était habile au chant et à la danse, mais il ne pouvait pas aider au travail à cause de sa petite taille, et cela l'attristait. De plus, les enfants du village se moquaient sans cesse de lui et l'appelaient «le nain, le nabot». Tout cela rendait Issunboshi fort triste, et il décida de partir en voyage. Il dit au grand-père et à la grand-mère :

- J'ai décidé de partir à la capitale, pour y trouver du travail.

Le grand-père et la grand-mère étaient bien tristes de se séparer d'Issunboshi, mais ils lui donnèrent un bol, une baguette et une aiguille et lui souhaitèrent bonne chance. Le petit garçon se coiffa du bol comme d'un parapluie, mit l'aiguille à sa ceinture en guise de sabre et s'appuyant sur la baguette à la façon d'une canne prit le départ.

Il marcha, marcha, mais la capitale était loin et le chemin encore bien long. En cours de route il rencontra une fourmi et lui demanda si la ville était encore loin. La fourmi lui dit :

- Coupe en diagonale par le pré de pissenlits, traverse le champ de prêles et suit la rivière.»

Issunboshi la remercia et marcha au milieu des pissenlits puis des prêles jusqu'à ce qu'il arrive à la rivière. Là, le bol qui lui tenait lieu de parapluie devint un bateau, la baguette une perche et Issunboshi s'embarqua sur la rivière, ramant vigoureusement. Enfin, il arriva auprès d'un grand pont sur lequel passaient beaucoup de gens.

- Me voici suis arrivé à la capitale !

Issunboshi descendit de son bateau et se mit à marcher dans les rues de la capitale. C'était une grande ville très peuplée et très animée. Partout il y avait des gens qui marchaient d'un air affairé. Pour le tout petit Issunboshi, c'était un lieu dangereux, il risquait de se faire piétiner par les gens qui ne le voyaient pas.

- Prenons garde à ne pas se faire écraser!

Il décida de se diriger vers des rues plus calmes. Il marcha au hasard et se trouva bientôt devant une magnifique résidence, qui appartenait à un puissant seigneur. Issunboshi s'avança jusqu'à l'entrée et appela :

- Excusez-moi! Y a-t-il quelqu'un?»

Un homme vint voir qui appelait, mais ne voyant pas le minuscule Issunboshi, il grommela :

- J'ai cru entendre appeler, mais il n'y a personne. On veut se moquer de moi ?.

- Je suis là ! A côté des chaussures!»

L'homme regarda vers les chaussures qui étaient posées devant la porte, et aperçut enfin Issunboshi ; jamais de sa vie il n'avait vu un être aussi petit ! Il se pencha, ramassa le minuscule enfant, le posa sur sa main, l'examina avec curiosité et l'emmena dans les appartements de la princesse. Là, Issunboshi dansa et chanta, et il était tellement gracieux que tout le monde fut enchanté. la princesse fut particulièrement charmée par cet enfant pas plus haut qu'un doigt de la main, et souhaita qu'il demeurât à ses côtés. Issunboshi resta donc à la résidence du seigneur et aidait la princesse : si elle lisait, il tournait les pages du livre ; si elle faisait de la calligraphie, il préparait l'encre. Il s'entraînait également au maniement des armes avec l'aiguille qui lui tenait

lieu de sabre. Il vivait ainsi aux côtés de la princesse, qui ne manquait jamais de l'emmener lorsqu'elle sortait se promener.

Un jour que la princesse était allée prier au temple Kiyomizu, et alors qu'elle revenait vers son palais, un bandit de grand chemin se précipita sur elle et tenta de l'enlever. Mais Issunboshi, qui accompagnait la princesse, dit de sa plus grosse voix :

- Arrière ! Moi, Issunboshi, je suis là ! Prends garde à toi, bandit !

Le bandit, apercevant le minuscule Issunboshi, éclata de rire.

- Que peux donc une fourmi comme toi ? Avorton !

Et il goba le pauvre Issunboshi comme une mouche. Mais Issunboshi, plein de courage, donnait des coups avec son aiguille dans l'estomac du bandit et remontait le long de sa gorge, le piquant de toutes ses forces. Le méchant se tordait de douleur.

- Aïe, aïe !!

mais Issunboshi continuait de plus belle, et sortit d'un bond par les narines du bandit, qui s'enfuit en courant. La princesse ramassa alors un objet que le bandit avait abandonné en prenant la fuite ; c'était un maillet magique ! Elle expliqua à Issunboshi :

- Regarde Issunboshi, ceci est un maillet magique, un trésor ! Il suffit de le secouer en faisant un vœux, et celui-ci sera exaucé.

La princesse était reconnaissante à Issunboshi de l'avoir sauvée, aussi lui demanda-t-elle :

- Que souhaites-tu ?

- Je veux devenir grand.»

La princesse agita donc doucement le maillet magique devant Issunboshi, tout en prononçant ces paroles :

- Grandis, grandis ! Que le petit Issunboshi devienne grand !

Il grandissait à vue d'oeil ; bientôt la princesse eut devant elle un charmant jeune homme.

Le seigneur se réjouit en apprenant les exploits d'Issunboshi et sa métamorphose et lui donna la princesse en mariage. Le grand-père et la grand-mère vinrent les rejoindre à la capitale, et tous vécurent heureux.

Momotaro

Il y a très longtemps, à la campagne, vivait un vieux couple sans enfant. Un jour, alors que son mari était parti en forêt ramasser du bois, la vieille femme alla jusqu'à la rivière pour laver son linge. Elle aperçut alors quelque chose qui flottait dans le courant. Intriguée, elle ramassa un bâton de bambou qui se trouvait là et ramena l'objet sur la berge. C'était une très grosse pêche rouge, qui sentait magnifiquement bon. Elle se hâta de finir de laver son linge et de rentrer chez elle, afin de préparer le repas. Le dessert était déjà trouvé...

Les deux vieillards étaient attablés, et la vieille femme commença à couper la pêche. Mais celle-ci s'ouvrit en deux toute seule et un tout petit bébé en sortit. Voyant cet enfant qu'ils avaient tant désiré, le vieil homme et la vieille l'adoptèrent et l'appelèrent Momotaro, ce qui signifie «*le premier enfant de la pêche*». Ses parents adoptifs prirent grand soin de lui et il devint un jeune homme dégourdi et très très fort. Mais il était un peu fainéant et passait son temps à dormir. Un jour ses parents adoptifs finirent par se fâcher et lui demandèrent de les aider, et d'aller chercher un peu de bois dans la montagne. Il revint avec un arbre entier et Momotaro prouva là qu'il dépassait n'importe qui par la force. Un jour, Momotaro entendit parler des ogres d'Onigashima (l'île des Ogres) qui semaient la terreur parmi ses gens des alentours. Il supplia ses parents adoptifs de le laisser aller chasser les ogres. Ils furent surpris et inquiets, mais Momotaro insista si longuement qu'ils finirent par accéder à sa demande.

Momotaro se prépara pour son voyage, et la vieille femme lui prépara des Dangos, des boulettes de millet ou de riz gluant (dango). Sa recette était la meilleure de tout le Japon, et elle voulait que Momotaro se nourrisse correctement pendant son voyage. Elle les mit dans de petits sacs que Momotaro accrocha à sa ceinture, puis ils se dirent au revoir. Momotaro leur promit de revenir bientôt, les bras chargés des richesses dérobées par les ogres.

Sur sa route, et alors qu'il marchait d'un pas léger, un chien le rejoignit et trotta devant ses cotés avant de demander :

- Momotaro San, Momotaro San, qu'est-ce que tu as, là,

accroché à ta ceinture ?

- Ce sont des dangos que ma mère a préparés. Les meilleurs de tout le Japon !

- Et où vas-tu d'un si bon pas ?

- A Onigashima. Je vais me battre avec les ogres, et récupérer ce qu'ils ont volé.

- Si tu me donnes un dango, je t'accompagnerai, et je t'aiderai à vaincre les ogres.

Momotaro sourit, envoya une boulette au chien qui la dévora. Puis ils continuèrent tous deux leur chemin. Ils croisèrent alors un singe doué de parole...

- Momotaro San, Momotaro San, qu'est-ce que tu as, là, accroché à ta ceinture ?

- Ce sont des dangos que ma mère a préparés. Les meilleurs de tout le Japon !

- Et où vas-tu d'un si bon pas, avec ce chien ?

- A Onigashima. Nous allons nous battre avec les ogres, et récupérer ce qu'ils ont volé.

- Si tu me donnes un dango, je vous accompagnerai, et je vous aiderai à vaincre les ogres.

Momotaro sourit, envoya une boulette au singe qui la dévora. Puis ils continuèrent tous trois leur chemin. Ils croisèrent alors un faisan doué de parole...

- Momotaro San, Momotaro San, qu'est-ce que tu as, là, accroché à ta ceinture ?

- Ce sont des dangos que ma mère a préparés. Les meilleurs de tout le Japon !

- Et où vas-tu d'un si bon pas, avec ce chien et ce singe ?

- A Onigashima. Nous allons nous battre avec les ogres, et récupérer ce qu'ils ont volé.

- Si tu me donnes un dango, je vous accompagnerai, et je vous aiderai à vaincre les ogres.

Momotaro sourit, envoya une boulette au faisan qui la dévora. Puis ils continuèrent tous quatre leur chemin. Ils arrivèrent en

vue d'Onigashima, l'île des démons. Ils louèrent un bateau pour traverser le bras de mer et débarquèrent sur l'île. Pour pénétrer dans le domaine des ogres il fallait franchir une haute porte barricadée. Le faisan s'assura que la voie était libre pour que le singe puisse aller tirer le verrou, puis le chien poussa le battant. Ils se trouvèrent alors face à face avec une armée de démons hideux, d'ogres tous plus féroces les uns que les autres. La lutte s'engagea. Le chien mordait, le singe pinçait et donnait des coups, le faisan piquait les yeux de son bec acéré, Momotaro donnait des coups à tous les monstres qu'il croisaient, et tous les quatre finirent par mettre tous les démons en déroute. Ils se trouvèrent alors en face d'Akandoji, le chef des ogres, le plus puissant de tous.

Akandoji, armé d'un grosse barre de fer s'attaqua à Momotaro qui évita le coup et se rua sur l'assaillant pour un violent corps à corps aidé par ses trois compagnons qui mordaient, piquaient ou tapaient à qui mieux mieux. Finalement Momotaro parvint à mettre son ennemi à terre, et il le ficela avec une solide corde si serrée que le démon ne pouvait même plus bouger le petit doigt.

- Momotaro, libère-moi ! Je jure que si tu me rends ma liberté, je quitterai immédiatement le pays, pour toujours.

- Et qu'en est-il de toutes tes richesses ?

- Prend-tout. La liberté vaut bien plus que tout cet or.

Momotaro libéra Akandoji, qui prit ses jambes à son cou, accompagné de tous ses démons. Après avoir rassemblé tous les trésors et les richesses de l'ogre, Momotaro les chargea sur le bateau puis sur une charrette pour les emmener chez lui. Sur le chemin du retour, les quatre compagnons se remémoraient fièrement l'aventure qu'ils avaient vécue, et mangèrent les derniers dangos avec appétit.

Grande fut la joie de ses parents adoptifs et de tous les villageois lorsque Momotaro revint à la maison. Il partagea les richesses et il raconta de nombreuses histoires sur son aventure dans l'île des ogres, et devint un homme riche et respecté.

Le fantôme sans Visage (Mujina).

Sur la route d'Akasaka, près de Tokyo, il y a une grande côte appelée Kii-no-kuni-zaka, ce qui veut dire «la côte de la province de Kii». D'un côté de cette côte, il y a un grand fossé, très raide et très profond, et de l'autre côté, les murs d'un palais impérial.

Bien avant l'ère des lanternes, dès que la nuit tombait, cet endroit devenait désert, et plus personne ne marchait sur cette côte. Les piétons attardés préféreraient faire un grand détour plutôt que de prendre cette route. Personne ne voulait gravir le Kii-no-kuni-zaka, seul, après le coucher du soleil... En effet, on racontait qu'un fantôme sans visage, un Mujina, s'y promenait... Le dernier à avoir vu ce fantôme, ou plutôt le dernier à avoir gravi cette côte, était un vieil homme du nom de Tanaka.

Voici l'aventure qu'il a vécue, telle qu'elle m'a été racontée par ses descendants.

Un soir, très tard, Tanaka voulait rentrer chez lui rapidement. Il hésita entre le grand détour, et la côte de Ki-no-kuni-zaka, et finalement il choisit cette dernière option, la plus courte....

Il s'engagea donc sur la côte, et commença à la gravir rapidement. Il aperçut alors une jeune fille qui se tenait accroupie au bord du fossé. Elle était toute seule et elle pleurait amèrement, en regardant le fossé en contrebas. En voyant cela, le vieux marchand eut peur, et pensa qu'elle voulait se suicider, vu la façon dont elle se tenait là, au bord du vide. Il s'approcha donc d'elle pour lui porter secours. La jeune femme était menue, gracieuse, très richement vêtue, et sa coiffure était celle d'une jeune-fille de bonne famille.

- Ô Jôchû, ne pleurez pas ainsi, dites-moi quel est votre chagrin, je serais heureux de pouvoir vous aider...

La jeune fille pleurait toujours, et cachait son visage à l'aide des longues manches de son kimono.

- Ô mademoiselle, ne restez pas ici, ce n'est pas un endroit convenable pour une jeune fille comme vous.

La jeune fille pleurait toujours, son visage dans ses longues manches

- Allons, ne pleurez plus, racontez-moi ce qui vous rend aussi triste...

La jeune fille se releva lentement, toujours en pleurant, et toujours le visage dans ses manches

- Allons allons, séchez vos larmes, votre tristesse est si grande que cela ?

A ce moment là, la jeune fille se retourna brusquement vers le marchand, laissa tomber sa manche, et caressa son visage avec sa main... Il était pareil à un œuf : elle n'avait ni bouche, ni yeux, ni nez ! Le vieillard prit ses jambes à son cou et s'enfuit en hurlant. Il se mit à courir le long de la côte noire et déserte qui s'étendait devant lui, le plus vite possible, de toutes ses forces. Il courut sans s'arrêter et sans oser regarder en arrière. Il aperçut au loin, en haut de la côte, une lumière... C'était une lanterne qui brillait, la lanterne d'un marchand de nouilles ambulant. Celui-ci avait dressé son étal en haut de la côte, au bord de la route. Le pauvre vieillard essoufflé était bien content de voir un être humain, quel qu'il fut ! Alors, essoufflé, il se prosterna aux pieds de la cahute du marchand

- Ah... Ah.... Ah.... Ouf...

Le marchand de nouilles, le dos tourné, occupé à s'affairer auprès de ses fourneaux s'adressa à lui.

- He bien vieil homme, qu'avez-vous donc ? On vous a fait du mal ? Pourquoi criez-vous ainsi ?

- Non, non, on ne m'a pas fait mal mais ah là là...

- On vous a effrayé en tout cas, vous avez l'air d'avoir sacrément eu peur ! Un voleur peut-être ?

- Non, pas un voleur mais Ah... Près du fossé, j'ai vu... J'ai aperçu.... une femme qui m'a fait voir... Ah.... non, jamais, jamais je ne pourrais vous dire ce qu'elle m'a montré...

Le marchand de nouilles avait toujours le dos tourné, mais il continuait à discuter avec le vieil homme.

- Allez-y, je peux tout entendre vous savez...

- Et bien elle... elle... Elle m'a montré son visage...

- Etait-elle belle ?

- Non, elle... Elle n'avait pas de visage vous comprenez, pas de visage !

- Ha ! ha ! ha !

- Pourquoi riez-vous ainsi ? Cette chose c'était... Elle était effrayante. La chose la plus effrayante que j'ai pu voir dans ma vie !

- Voulez-vous un bol de nouilles pour vous remettre de vos émotions vieil homme ?

- Ho oui, volontiers... Je crois que j'en ai bien besoin. Je voulais rentrer tôt chez moi mais je crois que j'ai besoin de réconfort, votre proposition est la bienvenue.

Le marchand se retourna, et posa devant le vieux Tanaka un bol de soba brûlant. Le vieillard alors prit le bol de soupe et regarda le marchand. Celui-ci se caressa le visage. Et son visage devint, aussitôt, pareil à un œuf... elle n'avait ni bouche, ni yeux, ni nez ! De peur, Tanaka laissa tomber son bol, et au même instant, la lanterne de la cahute s'éteignit. On n'entendit plus que le bol qui roulait, roulait, roulait, jusqu'en bas de la côte de Kii-no-kuni-zaka.

La reconnaissance de la grue

Un jeune pêcheur solitaire habite une cabane en bois, dans une région froide du Japon. Cette année-là, l'hiver est particulièrement rigoureux. Tout n'est que neige poudrée, buissons givrés, étangs glacés... Un jour, alors qu'il ramasse quelques morceaux de bois pour se chauffer, le garçon entend des plaintes. Il regarde alentour et malgré la brume blanche qui l'encerclé, il aperçoit une grue blessée, allongée sur le sol gelé.

Avec d'infinies précautions, il retire la flèche plantée dans l'une de ses ailes et il emmène l'oiseau chez lui. Dans la cabane, la grue le supplie :

- Je sais que tu n'as guère de quoi manger. Mais ne me tue pas, je t'en prie !

- Je n'ai pas l'intention de te faire du mal. Je veux simplement te soigner.

Lorsque la grue est enfin rétablie, le pêcheur la porte hors de sa modeste demeure. Elle bat des ailes, d'abord avec timidité. Ensuite, avec plus d'assurance, et réussit à s'envoler. Longtemps le pêcheur la regarde s'éloigner, jusqu'à ce qu'elle disparaisse tout à fait de sa vue. Tristement, il finit par rentrer chez lui. Dans sa cahute, il se sent plus seul que jamais, le cœur et les mains vides.

L'hiver se prolonge et devient infiniment rude. Un soir de tempête, alors que le vent rugit au-dehors et que des rafales de neige glacée griffent les volets de la maison, l'homme entend quelqu'un frapper à sa porte. Il ouvre. Devant lui, une très belle jeune fille grelotte de froid durcie par les gergures.

- Je me suis perdue. Puis-je dormir ici cette nuit ?

L'homme l'accueille volontiers. Près du poêle, il l'installe sous une couverture et lui offre une tasse de thé accompagnée de quelques filets de poisson séché. La jeune fille semble réconfortée. Elle finit par s'endormir, bercée par le léger bruit des flammes. Le lendemain, le froid est encore plus mordant, alors le jeune homme dit :

- Voudrais-tu loger un moment chez moi? L'hiver est si rude !

- Je n'osais te le demander.

Alors, il l'invite à vivre à ses côtés, aussi longtemps qu'elle le désirera. La jeune fille vit ainsi quelques jours, quelques semaines, quelques mois... Tous deux se sentent si bien ensemble qu'ils finissent par se marier. Chaque jour l'homme s'en va à la pêche, mais il rapporte à peine de quoi subsister. Sa jeune épouse a une idée :

- Tu es adroit. Construis-moi un métier à tisser et... tu verras !

L'homme consent à faire ce qu'elle demande. Avec habileté, il fabrique un beau métier à tisser. Quand il a fini, sa femme lui propose de l'installer dans une soupente, accolée à la cabane. A présent, la jeune femme confectionne de merveilleux tissus. Leur texture est si douce, si légère, que l'époux s'extasie chaque fois qu'il rentre à la maison.

- Où trouves-tu les fils qui te permettent de fabriquer des étoffes aussi raffinées ? Laisse-moi te regarder travailler !

- Chut ! C'est mon secret... Ne cherche surtout pas à ouvrir la porte de la soupente ! Mais va vendre ces tissus au marché du village !

Le jeune homme s'en va. Plus tard, lorsqu'il revient à la cabane, il rapporte plus d'argent qu'il n'a jamais pu en gagner auparavant avec ses poissons. Tous deux se réjouissent de cette nouvelle aisance. Et ils vivent ainsi quelques temps. Mais l'hiver se montre interminable. Les provisions du couple s'amenuisent. Alors la jeune femme décide de tisser une nouvelle étoffe, en faisant la même recommandation à son mari.

- C'est mon secret, tu le sais. Alors n'essaie surtout pas d'ouvrir la porte de mon atelier !

- Je te promets que je te laisserai travailler sans chercher à t'espionner.

Quelques jours plus tard, pâle et amaigrie, son épouse sort de son refuge et lui tend un tissu encore plus magnifique que le précédent. Vite, le jeune homme s'empresse d'aller le vendre au marché. Les villageois s'extasient :

- D'où tiens-tu ces étoffes incomparables ? De quelle matière sont-elles faites ?

- Elles sont tissées par sa jeune épouse, mais je ne connais pas le secret de leur fabrication.

- Vends-nous en de nouvelles ! Personne n'en fait de pareilles...

Le jeune homme revient chez lui avec encore plus d'argent, et demande à sa jeune épouse de se remettre devant son métier à tisser. Lasse et affaiblie, elle obéit cependant. Mais le jeune homme brûle de curiosité. Que cache-t-elle derrière la mince paroi de bois de son atelier ? Un jour il aperçoit qu'il y a un petit trou entre deux planches.

- Je vais enfin avoir l'occasion d'observer ma femme !

Il fait semblant de se rendre à la pêche en claquant la porte comme s'il partait. Mais en réalité, il demeure dans la cabane et il attend d'entendre le clic-clac du métier à tisser. Alors, il colle un œil à la fente de la cloison. Dans l'atelier, il ne voit pas sa femme. Mais, il aperçoit une grue qui retire les plumes une à une de son corps et s'en sert pour tisser. L'homme est tellement troublé par cette découverte qu'il en tombe à la renverse. Le bruit fait sursauter la grue. Affolée, elle traverse la cabane en battant des ailes en désordre et se précipite au-dehors. Là, elle finit par s'élever dans les airs et par disparaître dans la brume. Le jeune pêcheur, de nouveau solitaire, n'a plus qu'à refermer la porte de sa cabane, dans cette région froide du Japon, où tout n'est que neige poudrée, buissons givrés, étangs glacés...

La reconnaissance du renard

Kitsune s'étant marié, sa femme met bas d'un petit renardeau. Alors que leur rejeton batifole dans l'herbe, passent trois jeunes garçons. Dès qu'ils aperçoivent le fils de Kitsune, ils s'en emparent.

Un promeneur nommé Okyo, a vu la scène de loin. Il dit en s'approchant:

- *Qu'allez vous faire de cette petite bête?*

- *Le vendre à qui aime la chair des jeunes renards, m'sieur.*

- *Voulez-vous me le vendre ? Je vous en donne six cents sens.*

L'affaire conclue, le promeneur rend sa liberté à l'animal sous les yeux des enfants ébahis.

- *Je suis bouddhiste, rajoute le promeneur, et je pense que nous devons respecter la vie de animaux comme celle des hommes.*

Okyo a tout pour être heureux mais un malheur pèse sur sa vie. Son enfant unique est atteint d'un mal mystérieux. Il dépérit à vue d'oeil, il est las et fiévreux. Divers remèdes se sont déjà montrés impuissants à le soulager. En désespoir de cause, il consulte un dernier médecin qui lui dit :

- *Votre enfant guérira si vous lui faites avaler un foie de jeune renard fraîchement arraché du corps.*

Ne se résignant pas à tuer un pauvre animal, fut-ce un renard, Okyo fait venir un bûcheron dont il sait qu'il n'a pas les mêmes scrupules et lui propose de lui acheter le foie d'un jeune renard que le bûcheron aurait tué.

Quelques temps après, Okyo voit venir vers lui un jeune garçon

portant un foie dans un pot.

Le médecin, appelé en hâte, prépare le foie et le fait avaler à l'enfant. Ce dernier guérit.

Rencontrant le bûcheron, Okyo le remercie avec gratitude.

- *Je ne comprends rien à ce que vous me dites, dit le bûcheron. Personne n'a tué de renard depuis au moins quinze jours. »*

Le soir du même jour, Okyo est étendu sur son lit, prêt à s'endormir. Tout à coup, il voit s'approcher un magnifique renard. La bête prend la parole et lui dit :

- *Je m'appelle Kitsune. Je suis le père du renardeau que vous avez sauvé en l'achetant et en lui rendant sa liberté. Ma femme et moi étions désormais vos obligés mais nous ne savions point comment vous témoigner notre gratitude. Nous avons appris que votre fils était très malade et que seul le foie d'un renardeau pouvait le sauver. Depuis le jour où vous aviez racheté notre enfant, sa vie vous appartenait. Il ne nous restait plus qu'à faire notre devoir: nous avons tué notre fils et c'est moi-même qui vous ai apporté son foie sous les traits d'un messenger.*

Sur ces paroles le renard disparaît.

Dans son jardin, Okyo fait élever un temple à la mémoire d'Inari. Chaque jour le fils d'Okyo vient brûler quelques baguettes d'encens en l'honneur du renard qui lui a sauvé la vie.

Un bienfait n'est jamais perdu dit-on.

La reconnaissance de l'homme requin

Il y avait une fois un homme qui s'appelait Totaro. Il habitait dans une grande maison, non loin de la mer, et cette maison avait un grand jardin dans lequel se trouvait un étang. Il possédait aussi quelques terres, et vivait confortablement. C'était un homme bon, instruit et généreux, mais il n'était pas encore marié, car il voulait rencontrer une jeune femme parfaitement belle, et il n'avait pas encore rencontré celle qui lui plaisait.

Un jour qu'il se promenait au bord de la mer, il aperçut un être étrange, assis sur un rocher. C'était un homme, ou tout au moins il en avait l'air, mais sa peau était noire comme de l'encre, son visage était celui d'un démon, avec des yeux verts et brillants comme des émeraudes, et une barbe comme celle d'un dragon.

Totaro voulut s'enfuir, mais cet être mystérieux le regarda, et alors Totaro trouva que ses yeux étaient beaux, et que son regard était doux, et que assurément, cet être ne pouvait pas être méchant. Alors il s'approcha, et interrogea le monstre.

Totaro : *Qui êtes-vous donc ?*

Samebito : *Je suis un Samebito, un homme requin. Il y a peu de temps encore j'étais au service du roi dragon de la mer, mais j'ai commis une faute, alors j'ai été chassé. Depuis j'erre sur cette plage, car je ne peux plus retourner à la mer. Et je ne peux trouver ni nourriture, ni eau pour me reposer. S'il vous plaît, aidez-moi si vous le pouvez.*

Totaro : *Suivez-moi. Dans mon jardin il y a un étang où vous serez bien, et je vous apporterai à manger.*

Alors le Samebito s'installa dans l'étang de Totaro, et tous les jours celui-ci lui apportait du poisson frais et des coquillages.

Le temps passa, Totaro nourrissait le Samebito, et discutait souvent avec lui. Un jour, Totaro partit en voyage, et son chemin croisa celui d'une jeune femme parfaitement belle, et dès qu'il la vit, Totaro en tomba profondément amoureux. Il alla donc voir les parents de la jeune femme pour leur demander sa main... Ceux-ci étaient d'accord, mais à une seule condition : Totaro devait offrir à ses parents un cadeau de fiançailles incroyable : un coffre contenant 10 000 rubis !

Totaro rentra chez lui désespéré : il lui serait impossible de trouver 10 000 rubis... Qui, au monde, était assez riche pour acheter autant de pierres précieuses ? Et même ? Existait-il, au monde, autant de ces pierres ? Totaro était amoureux, et l'exigence des parents de la jeune fille impossible à satisfaire... Il ne dit rien de tout cela à ses amis, ni même au Samebito, et pensait sans arrêt à cette jeune femme parfaitement belle, sans rien dire de sa souffrance.

Totaro avait perdu l'appétit. Il maigrissait de jour en jour, avait perdu l'envie de rire et de vivre. Le Samebito était inquiet et venait lui rendre visite tous les jours.

Totaro : *Je vais mourir, je le sais. Mais vous pourrez rester dans cet étang autant qu'il vous plaira. Pensez juste à moi, de temps en temps...*

Le Samebito se mit à pleurer. Et c'était comme des larmes de sang, qui coulaient de ses yeux verts et ruisselaient sur ses joues. Et en touchant le sol, ces larmes se solidifiaient et se transformaient en rubis... Des rubis réguliers, des bijoux merveilleux.

Totaro regardait tristement pleurer son ami, quand tout à coup il s'aperçut de ce miracle... De surprise et de bonheur, il sentit que ses forces revenaient. Il sauta de son lit et se mit à ramasser les pierres précieuses :

Totaro : *Des rubis ! Des rubis ! Je suis guéri ! Je vais vivre !*

L'homme requin s'arrêta de pleurer, sourit et ouvrit de grands yeux

Samebito : *que se passe-t-il ?*

Totaro : *8 489, 8 490, 8 491, 8 492 ... Il me fallait 10 000 rubis pour épouser la femme que j'aime ! Maintenant c'est fait ! Merci mon ami... 8 493, 8 494, 8 495, 8 496... Oh merci, merci !!! ... 8 497, 8 498, 8 499.... mais... il n'y en a pas 10 000... il en manque exactement 1 501.... Oh, ne pouvez-vous pas pleurer encore un peu ? S'il vous plaît*

Samebito : *Mais enfin, nous, les hommes requins, nous ne pleurons pas sur commande, et je n'ai plus de raison de pleurer, puisque vous avez dit que vous étiez guéri !*

Totaro : *Oui, mais sans ces quelques rubis manquants, je ne pourrai pas épouser celle que j'aime !*

Samebito : *Ecoutez, j'ai une idée : allons nous promener au bord de la mer. En voyant ces rivages que j'ai tant aimé, en voyant l'endroit où le soleil s'enfonce dans la mer, en repensant à tous ces moments merveilleux que j'ai vécu au royaume du roi dragon, peut-être aurais-je envie de pleurer.*

Totaro : *Allons-y*

Totaro et l'homme requin se dirigèrent donc vers la mer. Ils s'assirent tous deux sur un rocher, face à l'océan, et regardèrent la mer miroiter au loin, et le soleil tomber à l'horizon. Alors le Samebito se mit à pleurer doucement. Totaro recueillit les rubis qui coulaient des yeux de son ami, jusqu'à compléter ceux qu'il avait déjà, jusqu'à atteindre le chiffre de 10 000.

Totaro : *merci, merci, séchez-vos larmes à présent*

Alors, au loin, au-dessus de la mer, apparut un palais scintillant.

Samebito : *Regardez ! Le palais du Roi Dragon ! Ma faute est pardonnée, je vais pouvoir rentrer chez moi. Merci de m'avoir aidé*

Totaro : *merci à vous...*

L'homme requin plongea alors dans la mer et s'éloigna vers le large, tandis que Totaro, heureux, le regardait s'éloigner.

Tous les deux étaient heureux : le Samebito rentrait enfin chez lui, et Totaro allait épouser la femme qu'il aimait...